FINALITÉS DE LA QUÊTE PARÉMIOLOGIQUE

ANDRÉ GALLEGO BARNÉS
Universidad de Toulouse Le Mirail

Dans sa remarquable étude sur le *refranero* castillan, Louis Combet (1971: 109-118), après avoir passé en revue les différents termes utilisés pour désigner les proverbes, et s'être interrogé sur leur origine et leur signification, a analysé les grandes collections qui virent le jour au cours de ce qu'il apelle le "temps des *Refraneros*". Il nous propose, à travers eux, "une revue de la société espgnole, plus précisément castillane, telle qu'elle apparaît à travers un document à la fois unique et multiple: le *Vocabulario de refranes* de Correas".

Mon propos, beaucoup moins ambitieux, est d'un autre ordre. Je voudrais en effet non pas tant me référer à ce que véhiculent les proverbes, à la *circunstancia* qu'ils transcrivent, qu'aux motivations de ceux qui se sont consacrés à leur compilation, rappeler les différentes justifications qu'ils ont données à leur quête, ainsi que les multiples utilisations du matériau recueilli qu'ils ont suggérées.

Je n'insisterai pas sur les premières collections connues, ou anonymes, comme le *Romancea Proverbiorum*, ni sur les proverbes contenus dans les *Glosarios*, ou dans le *Programa de un juglar cazurro*, en raison de l'absence de dédicaces ou d'adresse au lecteur. Leur contenu, cependant ne laisse pas de suggérer le but que s'étaient fixé leurs auteurs.

Dans un premier cas, celui des *Romancea proverbiorum* (Combet, 1971: 111) ou dans les *Glosarios latino-españoles* (Combet, 1971: 115) les adages recueillis correspondaient à des notes de classes que les grimauds transcrivaient pour les utiliser dans leurs traductions. Ainsi se constituaient ces espèces de pot-pourri dont la finalité restait éminemment pédagogique et utilitaire.

Par contre, c'est essentiellement la veine ludique qui se fait jour dans le *Programa de un juglar cazurro* (Combet, 1971: 116-117). On se trouve en présence, ici aussi, d'un véritable capharnaüm, où les proverbes côtoient des histoires comiques, des contes abrégés ou des strophes du *Libro de Buen Amor*; le tout servant de canevas à un *juglar* qui entend amuser son public.

Dans le *Seniloquium*, où l'auteur semble poursuivre un but philosophique, et développer la thèse d'une sagesse populaire confirmée par la loi naturelle, s'affirme la veine moralisatrice, veine tout aussi perceptible dans les *Refranes glosados*, où l'on voit un père prodiguer des conseils à son fils *para que discretamente biviesse* (Combet, 1971: 119-120).

Ce sont ces mêmes orientations dont nous allons étudier la présence et les modalités dans les grandes collections de proverbes qui ont fleuri tout au long du XVI^{e} siècle, fort vraisemblablement grâce au succès d'une œuvre d'Érasme, les *Adagiorum chiliades*, dont il me paraît nécessaire, à cet effet, de rappeler les caractéristiques.

Quand, dans sa lettre dédicace, l'érudit de Rotterdam expose les raisons de sa cueillette parémiologique, il ne manque pas de mettre en exergue les objectifs qu'il s'est fixés dans cette vaste entreprise, dont il avoue ne pas avoir eu la force de venir à bout (Érasme, 1520). Il estimait en effet de son devoir (*meae professionis munere*) de recueillir des sentences pour contribuer à la formation intellectuelle (*ad ingenium cultum*) et spirituelle (*ad vitae pietatem*) de ses futurs lecteurs. L'intérêt d'une telle démarche

n'échappa pas à la sagacité du fameux imprimeur vénitien, Alde Manuce, qui, toutes affaires cessantes (*intermissis antiquis autoribus quos paraveram excudendos*) décide d'en assurer la publication, quitte à bouleverser son plan de travail.

Certes, on peut objecter qu'il s'agit là de la déclaration d'un bon publiciste, qui vante la qualité du produit dont il entreprend la promotion sur le marché du livre. Il n'en reste pas moins que la collection des *Adages*, qui sera à plusieurs reprises remaniée, corrigée et augmentée par Érasme et plus tard par ses émules, constituait déjà un apport appréciable et apprécié par les humanistes de son temps. Quelques décades plus tard, lorsque les foudres de l'Inquisition se seront abattues sur la prodution érasmienne, un humaniste aragonais, Juan Lorenzo Palmireno, se félicitera publiquement de ce que, dans sa sagesse, l'Inquisiteur général Valdés, ait autorisé les proverbes de l'érudit de Rotterdam, facilitant ainsi grandement la tâche des maîtres de grammaire, et celle des grimauds, qui pourraient continuer à y puiser matière à illustrer et à comprendre les textes des grands écrivains grecs ou latins.

Ceci revient à dire que le premier objectif explicite qu'assignait Érasme à sa compilation avait été atteint. Grâce à ses gloses, en effet, le public des écoles accédait à des formulations rendues à leur pureté originelle par les corrections d'ordre philologique introduites, par les comparaisons ou correspondances établies entre plusieurs formulations et par l'indication de leur source. Restitués dans leur contexte, purgés des erreurs dues à la négligence des copistes ou à la transmission orale, les adages retrouvaient leur sens premier et, de ce fait, le lecteur pouvait les utiliser à bon escient.

Instrument des plus utiles pour contribuer à l'érudition -au sens étymologique du terme (*e-rudere*)- de la jeunesse, ils devaient également pouvoir être d'un grand secours pour censurer tel ou tel comportement, en privilégier tel ou tel autre. C'était là le deuxième objectif qui figurait dans la dédicace d'Érasme.

En fait, à la lecture des gloses introduites, on s'aperçoit qu'il ne s'agissait pas simplement de faire de ces proverbes quelque chose qui ressemblerait à un code de conduite banal et serein. En effet, au fur et à mesure qu'il rédige ses commentaires, Érasme distille plus ou moins ouvertement des critiques sévères envers l'ordre établi ou les pratiques acceptés de son temps: la visée philologique, ou simplement moralisante, s'estompe alors et cède le pas au propos d'énonciateur, polémique ou revendicatif.

Dénonciateur, Érasme l'est lorsqu'il s'en prend aux attitudes bellicistes des princes de ce monde (*Dulce bellum inexpertis*) et évoque les horreurs de la guerre, la cruauté humaine qui s'exerce non seulement sur les animaux, mais, ce qui est encore plus répréhensible, sur les hommes. Il n'a pas de mots assez durs pour censurer la folie des hommes qui s'opposent ainsi aux desseins de la Providence. La critique se fait plus acerbe encore lorsqu'il souligne comment des frères en Jésus-Christ, et souvent même les princes de l'Église, n'hésitent pas à provoquer des guerres fatricides et à bénir ou faire bénir leurs expéditions militaires. Aussi, ne fait-il l'éloge du Médicis, Léon X, que pour mieux fustiger la politique guerrière de son prédécesseur sur le trône pontifical, Jules II.

On le voit même aller à contre-courant de l'opinion publique et émettre des réserves quant à l'efficacité de la guerre projetée contre les Turcs. La religion chrétienne, écrit alors Érasme, ne saurait assurer son intégrité les armes à la main. C'est par l'exemple que donneront les chrétiens de leur moralité qu'ils pourront gagner au christianisme le coeur des infidèles. Aussi propose-t-il la création d'un tribunal international des sages -une ONU avant la lettre-, chargé d'arbitrer les conflits par la négociation (*Silenis Alcibiadis*).

Sa dénonciation des guerres menées par des chrétiens s'inscrit dans une dénonciation plus globale de l'Église de son temps. On le voit, à plusieurs reprises, et plus particulièrement dans les *Silenis Alcibiadis* s'insurger contre le luxe des princes de l'Église, des théologiens et même des religieux, et condamner tout à la fois les froides cérémonies, les mythes vénérables, fabriqués, selon lui, dans l'atelier d'Homère et inspirés par une lecture anecdotique de la Bible dont on ne sait pas, grâce à une lecture analogique, déceler la profonde sagesse.

Tout aussi répréhensible lui paraît l'usage des titres pompeux, tels que *sérénissime, clémentissime, éminentissime* et autres *illustrissimes*... De tels qualificatifs, sous leur emphase, cachent une réalité bien différente: c'est de voleurs, de menteurs, d'incestueux, de sacrilèges dont il conviendrait de traiter ceux qui s'y complaisent. Et que dire de l'achat des titres d'abbés ou d'évêques qui mettent les bénéficiares à la merci et à la solde des grands de ce monde, les transforment en esclaves du pouvoir temporel dont ils seront amenés à justifier les turpitudes et les entreprises meurtrières? Érasme a beau répéter qu'il ne

veut pas englober tout le clergé dans sa critique, il ne peut s'empêcher de soupirer et d'ajouter que de telles conduites sont malheureusement fréquentes. La glose du proverbe est ainsi passée du registre philologique au politique et au religieux, glissement dont Érasme est parfaitement conscient. Mais il n'est pas homme à se chanter la palinodie, même s'il semble vouloir rester dans le cadre du discours édifiant. Les lecteurs, et plus particulièrement, ceux qui se sentaient visés par ses diatribes, ne pouvaient oublier la dénonciation par Érasme d'une Église en mal de réforme.

Tout aussi remarquable est l'utilisation de cette érudite compilation, glosée comme moyen d'une revendication de type professionnel. Ainsi, dans la glose du *Ne bos quidem*, le voit-on se livrer à un fervent plaidoyer en faveur des *studia humanitatis*, plaidoyer dont on retrouvera des échos tout au long du XVI[e] siècle. On y voit Érasme s'insurger tout d'abord contre l'objection fréquemment formulée à l'époque, à savoir que l'étude des lettres, et du grec en particulier, conduisait à l'hérésie. De l'avis d'Érasme, c'est le contraire qui est à craindre. Sans une bonne connaissance de plusieurs langues (latin, grec, hébreu) on ne peut valablement aborder l'étude de la théologie, pas plus d'ailleurs que celle du droit ou de la médecine. Le même type d'argumentation apparaissait dans les *Silenis Alcibiadis*, où après avoir expliqué le sens de cette expression qui veut mettre en garde contre les fausses apparences, il affirmait que les lettres donnent autant de noblesse que le sang des ancêtres illustres. C'est dire qu'il revendique, pour lui et pour les hommes de lettres, une reconnaissance sociale qui n'allait pas de soi à l'époque: la majorité de ses contemporains préférant l'or à la culture. Ce *pro domo* revêtira à l'occasion des accents plus personnels, lorsque, dans *Auris batava*, il prendra la défense de ses compatriotes considérés comme des rustres, des gens obtus et sans finesse. Quand on sait que, dans le milieu des humanistes italiens, il représentait le *batave* par antonomase, on comprend mieux l'insistance de sa glose.

En fait, ce que revendique déjà Érasme, à un niveau qui dépasse celui de sa simple personne, c'est le droit à la différence, même s'il nous indique qu'il est parfois nécessaire de la moduler pour s'adapter, autant que faire se peut, aux institutions et aux modes de vie propres à chaque région. Chaque pays a ses institutions propres, et si nous y sommes en tant qu'hôtes, bien loin de les condamner, nous devons, dans les limites de nos possibilités, les refléter dans notre conduite.

Je dis bien "droit à la différence" et à la dignité, car précise Érasme, cette prise en compte des institutions d'un pays différent ne doit jamais conduire à la basse flatterie, ni à la complaisance. Il s'agit bien d'une leçon de tolérance mutuelle, que celui qu'on a appelé à juste titre le "Père de l'Europe" adressait à ses lecteurs. Ainsi donc, une compilation de proverbes se transformait-elle en un puissant moyen de diffusion du message érasmien, tout à la fois moralisateur, critique et revendicatif (Voltaire, lors de la rédaction de son *Dictionnaire philosophique*, se souviendra de la leçon du maître de Rotterdam). Il ne s'agisait pas pour lui de faire montre de l'ampleur de son érudition ou de la facilité de sa plume. En effet, il est un reproche qu'Érasme ne saurait accepter: celui de se livrer à des gloses qui lui auraient uniquement servi de prétexte à sa virtuosité littéraire. On peut s'en convaincre à partir de la glose de *Homo bulla*, qui fait allusion à la fragilité et à la fugacité de la vie humaine. Au terme d'une digression, il éprouvait le besoin de se justifier[1].

Refusant la futilité, c'est également en termes d'utilité publique que s'exprime, quelques années plus tard, Mosén Pero Vallés, lorsqu'il présente sa collecte de proverbes castillans assortie de quelques gloses (Vallés, 1549). Il entend, nous dit-il dans sa préface, laisser une trace de son passage sur cette terre en transmettant quelque chose d'utile au bien commun, faire connaître au public ce qu'il a laborieusement recueilli pendant de nombreuses années, convaincu qu'il est que ces proverbes permettront à ses lecteurs de mieux s'exprimer par écrit et par oral. Il considère également, à la suite d'Érasme, qu'ils permettront aussi de mieux comprendre les auteurs difficiles. Il considère enfin que sa moisson est d'autant plus utile qu'elle s'exprime souvent avec grâce et humour, en associant le *deleitar* à l'*enseñar*. Malheureusement, ses gloses sont bien trop limitées -il n'y en a que huit- pour lui permettre de développer, avec autant de force que son maître en parémiologie, un message critique. Néanmoins, les quelques commentaires dont il a accompagné ses proverbes sont déjà significatifs.

---

[1] Érasme, 1520: "Mais il est grand temps d'abandonner ces considérations et de revenir à mon propos initial, afin que personne ne puisse avec raison m'accuser de me servir des adages comme prétexte à d'ambitieuses déclamations".

Le premier d'entre eux à propos de *A tuerto y a derecho, nuestra casa hasta el techo*, constitue une condamnation ouverte de l'avarice et de la cupidité, où l'on perçoit une allusion très claire aux conduites inadmissibles de certains chrétiens[2]. Sans le nommer, il n'en désigne pas moins les riches propriétaires, nobles ou gens d'Église, qui dépouillent les misérables laboureurs. Cette réprobation des puissants cupides est associée, dans la glose du deuxième proverbe *Asno con oro, alcánçalo todo*, à une constatation résignée; tout obéit à l'argent! Il n'éprouve même pas le besoin d'épiloguer, tant la chose est évidente[3]. Il répètera la même constatation à propos du troisième proverbe choisi pour la glose: *Dádiuas quebrantan peñas*. Ainsi donc, à partir des quelques échantillons proposés, on peut imaginer ce qu'eût donné la systématisation de ces gloses qui renvoient sans équivoque au message érasmien.

C'est que, comme le signale Louis Combet (1971: 137), cette collection, comme celle que constituait à la même époque Hernán Núñez, s'inscrivait dans une optique différente de celles des compilateurs espagnols antérieurs. Il s'agissait d'offrir "au public un choix de proverbes sélectionnés en vue d'un objectif précis: le perfectionnement moral de l'individu". Nous avons vu que cette finalité n'était pas absente dans l'élaboration des *Quiliades*, mais ce qui s'accentue avec Vallés et Núñez, fort vraisemblablement sous l'influence de l'esprit contestataire d'Érasme, c'est l'émergence d'une pensée critique dont notre collègue rappelle qu'elle ne se manifestait que "parcimonieusement" (Combet, 1971: 141) dans les *refraneros* antérieurs. Avec Vallés et Núñez, le propos moralisateur devient un alibi pour une critique sociale qui, dans la cueillette, fait une part privilégiée aux formulations à saveur anticléricale. Cet anticléricalisme est si fort qu'il conduit H. Núñez à introduire dans sa glose des allusions irrévérentes aux membres du clergé, alors que le proverbe ne semblait pas s'y prêter. Les exemples relevés par nos collègues Robert Jammes (1958) et Louis Combet (1971: 146) montrent bien comment, par le biais du folklore, ou de l'histoire populaire qui est censée donner l'origine ou l'illustration du proverbe, l'on retrouve la "passion antécléricale" du Comendador.

Mais Hernán Núñez ne trouve pas simplement là un exutoire à sa liberté de langage et à son anticonformisme, il semble bien avoir eu en tête un autre but, et vouloir répondre directement ou indirectement à ceux qui à l'étranger ou en Espagne n'étaient pas convaincus de la dignité du proverbe en langue vulgaire et, par la même occasion du castillan. Quelques vingt ans plus tard, dans l'appréciation des langues qu'Henri Estienne fera en 1579, dans *La précellence du langage françois*, l'un des éléments considérés dans l'évaluation des langues est leur richesse en proverbes. C'est probablement en songeant à l'oeuvre du Comendador ou de Pero Vallés, que l'humaniste français avait été contraint de reconnaître qu'en la matière l'espagnol pouvait entrer en compétition avec le français (H. Estienne, 1579: 244).

Alejandro de Cánova, l'imprimeur salmantin des *Refranes* allait plus loin. C'est de la *précellence* des proverbes espagnols qu'il entendait convaincre don Luis Hurtado de Mendoza, lorsqu'il lui précisait les conditions dans lesquelles il avait été amené à publier ce recueil. Rappelant les motivations du Comendador, il déclare:

> *A lo qual no solo le mouió saber él quán graues autores griegos y latinos auían tractado el mesmo argumento, pero aun el conoscer claro la ventaja que verdaderamente haze en esta parte a todas las otras naciones España. Muchas vezes lo dezía él esto y ver lo ha fácilmente qualquiera que prouar lo quisiere, no ser ni en número, ni en gracia, ni en sentido, de comparar los refranes de las naciones, que en alguna manera conoscemos, con los Españoles.*

La quête parémiologique d'un Pero Vallés ou d'un Hernán Núñez, *quête* au premier sens du terme, puisque nous savons, par Juan de Mal Lara, un autre compilateur et glossateur célèbre, qu'ils n'avaient pas hésité à les mendier à l'entrée de la ville, quitte d'ailleurs à les acheter pour stimuler les passants, cette quête, dis-je était donc animée par des motivations diverses: la cueillette à visée philologique se

---

[2] Vallés, 1549: *Pluguiesse a Dios no huuiesse en nuestra religión christiana quien tuuiesse tan malos pensamientos!.*

[3] Vallés, 1549: *Es tan verdadero y tan usado este refrán que ¡pluguiese a Dios que no lo fuese tanto! Es tan claro que tiene poca necessidad de glosa.*

transformant à l'occasion en dénonciation d'une société corrompue, en revendication d'un statut pour les hommes de lettres, ou en défense et illustration de la langue castillane[4].

Dans le prolongement de ces deux collections, et plus particulièrement de celle du Comendador, se situe la *Filosofía vulgar* du sévillan Juan de Mal Lara. Il reprend à son compte et explicite cette défense du proverbe castillan dont il estime qu'il réunit tous les artifices de l'élocution présents dans les proverbes grecs et latins:

> *En lo figurado ay muchos refranes en los quales se usan todas las figuras que en los griegos y latinos ay, y porque se uea quán elegante es en nuestra lengua, diremos esto largamente...*

Et de passer en revue tous les tropes et figures enseignés dans les classes de rhétorique (Mal Lara, 1568: 77-78). Valorisation du proverbe dans le droit fil de l'enseignement d'Érasme dont plusieurs spécialistes, depuis Menéndez Pelayo jusqu'à Louis Combet, ont déjà montré qu'il lui empruntait l'essentiel de son développement. Mais, comme le remarque précisément notre collègue, l'oeuvre de Mal Lara marque un retour en arrière, dans la mesure où il reste dans "la tradition médiévale moralisante" (Combet, 1971: 155), avec toutefois cette nuance qu'il semble plus sensible au proverbe en tant qu'objet littéraire autonome, justifiant une approche philologique et rhétorique.

En glosant les proverbes, Mal Lara paraît vouloir rechercher la célébrité par l'étalage souvent ennuyeux, d'une vaste culture gréco-latine, et s'affirmer dans le milieu érudit, même au prix de ce que Combet (1971: 156-157) appelle une "plate soumission", à l'Église intolérante de la Contre Réforme, et, ce qui est plus grave, même au prix de ce qu'il qualifie d'"insinuations malveillantes" à l'égard d'un maître prestigieux, dont le sévillan essaie de ternir la réputation sur le plan intellectuel et moral.

Beaucoup plus modeste dans son propos, et beaucoup plus respectueux à l'égard de ses prédécesseurs, l'humaniste Juan Lorenzo Palmireno, s'intéressera, dans un premier temps, à l'usage que pouvaient faire des proverbes les adolescents qui fréquentaient les classes de grammaire et de rhétorique. En effet, à l'occasion d'un traité sur l'imitation de Cicéron -oeuvre composite réalisée à base de notes prises en cours (Palmireno, 1560)- il décide d'offrir à ses jeunes lecteurs, pour leur faciliter la transposition d'un proverbe castillan en latin, cinq cents proverbes en langue *romance* suivis de leurs équivalents en latin. Ils sont regroupés sous le titre de *Adagiorum centuriae quinque*. En fait, il ne propose de correspondance que pour cent quatre-vingt dix sept d'entre eux. Cette collection sera par la suite remaniée et complétée par son fils, qui la publiera en 1585, à la fin d'un traité sur l'art épisto-laire, sous le titre de *Laurentii Palmyreni adagia hispanica in romanun sermonem conversa*; cette seconde mouture comprend cinq cent quarante deux proverbes et leur traduction (Palmireno, 1585).

La finalité d'une telle composition, énoncée dans les dernières pages de ce traité sur l'imitation de Cicéron, sera développée plus longuement dans la réédition de 1570. Si, dans l'ouvrage qui sortit des presses de Pedro Bernuz à Saragosse en 1560, il se bornait à introduire assez maladroitement sa première ébauche de collections, dans la réédition de 1570, il s'étendra plus longuement et définira ce que les humanistes attendaient d'une bonne traduction en matière de proverbes. En effet, quand il s'agit de traduire ces formulations où se manifeste avec le plus de force et le plus clairement l'originalité d'une langue, il importe de ne point céder à la tentation de la traduction littérale qui ne peut que fort rarement correspondre à la formulation *genuina* dans l'autre langue. Ainsi pour rendre: *Asno de muchos, lobos se lo comen*, Palmireno (1560) précise: *Muy frío sería dezir. Asinus multorum a lupis voratur.* Il proposera de substituer à ce froid mot à mot: *Multitudo imperatorum Cariam perdidit*, consacré par l'usage.

Je n'insisterai pas ici sur ce débat bien connu des traducteurs, entre ceux qui privilégient la langue source et ceux qui n'ont d'yeux que pour la langue cible, je ne retiendrai des propos de Palmireno que la finalité éminemment didactique, philologique de sa cueillette, qui s'inscrivait dans le cadre de la vie scolaire.

---

[4] C'est un objectif semblable que semblent avoir suivi, par la suite, les différents compilateurs de proverbes en langues *romances*: catalans, galiciens, portugais, français...

Mais une compilation de proverbes pouvait sortir de cette enceinte universitaire et trouver sa justification dans le domaine de la vie quotidienne. C'est ce que proposera l'humanisme aragonais dans ses: *Refranes de mesa, salud y buena criança* insérés dans *El estudioso cortesano* (Gallego, 1969). Pour apprécier la fonction de cette compilation, il convient de la replacer sur le plan d'une formation générale, dont notre maître de rhétorique avait emprunté les lignes directrices à Érasme et à Vives. Il en a défini les quatre volets sous le titre programmatique de *El estudioso de la aldea, compuesto por Lorenço Palmyreno, con las quatro cosas que es obligado a aprender vn buen discípulo, que son: Deuoción, Buena criança, Limpia doctrina y lo que llaman Agibilia...* C'est ce dernier objectif qu'il explicite dans son *Estudioso cortesano* en définissant ce qu'il entend par *Agibilia*[5].

Tout au long de sa vie, il a constaté combien les grimauds, une fois sortis de l'Université, étaient désarmés pour affronter les difficultés de la vie quotidienne et parvenir à une intégration sociale réussie. Nombre d'entre eux, victimes de leur naïvité, de leur timidité, ou de la grossièreté de leurs manières, non seulement ne parvenaient pas à s'assurer des conditions de vie décentes, mais en arrivaient même à mettre leur vie en danger à la suite de thérapeutiques aberrantes. Tout autant d'échecs dont, en tant que pédagogue, il se sent en partie responsable. Aussi décide-t-il de porter remède à une telle situation en enseignant à ses lecteurs, il pense plus particulièrement à ses anciens élèves, les mille et une recettes qui les aideront à faire bonne figure dans la société.

C'est précisément dans cette optique qu'il recommande de tirer parti des cahiers de notes ou *cartapacios*, dont Vives avait conseillé la tenue. Parmi celles-ci, figuraient des conseils généraux sur l'achat de la volaille, du poisson; conseils illustrés par des proverbes du type: *Queso ciego y pan con ojo, quitan a mi hijo los enojos, El cardo y el queso, al peso...* Au total, quelque vingt-et-un proverbes. Cette cueillette brouillonne sera complétée, dans le même ouvrage, par ces *Refranes de mesa, salud y buena criança* qu'il nous affirme avoir recueillis tout au long de ses lectures ou au cours de conversations; tous empruntés, en fait, au *Refranes* du Comendador[6]. Ces proverbes ont été sélectionnés dans la compilation salmantine non seulement pour que le lecteur évite des erreurs irrémédiables, mais pour qu'il puisse les utiliser pour alimenter la conversation, par exemple à l'occasion d'un banquet où notre *estudioso* engage sa réputation. Palmireno s'était en effet rendu compte que l'un des moyens les plus appropriés pour éviter les médisances, ou ranimer un débat qui s'essouffle, consistait à proposer des proverbes à tous les convives et à les inviter à les gloser ou à en proposer d'autres[7].

Il faut avoir présente à l'esprit cette déclaration liminaire si l'on veut justifier le titre de la collection et expliquer la présence de certains proverbes qui n'ont parfois qu'un rapport lointain avec l'alimentation, la santé ou la bonne éducation. Ainsi y trouve-t-on ces condensés de l'expérience populaire, de croyances ou de superstitions, mêlés à des formulations qui renvoient tantôt à la misogynie et à la censure des vices en général, tantôt à des recommandations relatives au monde agricole ou à la météorologie. C'est dire que cette compilation, par la variété de ses thèmes, correspondait exactement au but que s'était assigné l'auteur: chaque proverbe pouvait être le point de départ d'un débat entre convives et permettre à l'*estudioso convidado* de faire bonne figure au milieu de ses commensaux.

Toujours dans le cadre de la vie en société mais en songeant plus particulièrement à un milieu aristocratique, voire princier, et dans une optique essentiellement ludique, Julián Iñíguez de Medrano a rassemblé plus de trois cents proverbes à l'occasion de sa *Sylva curiosa* (Gallego, 1993a y 1993b) con-

---

[5] Ce terme est défini par lui dans les premières pages de son *Estudioso cortesano: Agibilia llama el vulgo la desemboltura que el hombre tiene en ganar vn real, en saberlo conseruar y multiplicar, en saberse bien assentar sobre su cuerpo la ropa, tratarse limpio, buscar su descanso, ganar las voluntades y fauores, conseruar su salud, no dexarse engañar quando algo compra, y regirse de modo que no puedan dezir: Este hombre, sacado del libro, es vn grande asno.*

[6] Ce type de collecte orienté vers une technique, ou une pratique sera à l'origine de nombreuses compilations du type proverbes à portée médicale comme celle de Sorapán de Rieros (1616) ou de Felipe Monlau (1870).

[7] Il déclare à ce propos dans *El estudioso cortesano: Bolviendo a nuestra materia, lo que tengo por experiencia para, sin estruendo, ni hazer mucho el hazendado, trauar conuersación es sobre uno de los refranes que para mí tengo cogidos por la orden del a,b.c. Tomarás uno dellos, el que te pareciere, y glosándole, haurá materia plazentera, assentando con él algún cuento, o escuchando lo que los combidados sobre él traen o allegan...*

crétisant à sa façon ce que recommendait le maître aragonais. Sa moisson, relativement abondante, souvent citée mais peu étudiée[8], mérite qu'on s'y attarde quelque peu.

En effet, dans la première partie de cette miscellanée, le but que se propose ce familier de la cour de Marguerite de Valois, c'est d'offrir à la Reine matière à divertissement en l'entretenant de *curiosas letras y motes, breves y muy sentidos, con diversos dichos d'amor harto graciosos, i también algunas preguntas, prouerbios y sententias morales, con refranes graues y mui hermosos*.

Il s'agit bien, comme le laissait prévoir le titre, d'une compilation hétéroclite, véritable *Cajón de sastre*, et cela, malgré l'effort de classsement réalisé par l'auteur. Il a tenté en effet de grouper autour du thème des femmes et de l'amour, toute une série de proverbes et de sentences extraits directement de ses lectures ou fruit de sa propre élaboration ou réélabortaion (Medrano, 1583: 16). Ces proverbes apparaissent sous différentes rubriques.

Dans la première, intitulée *Versos sentidos y provechosos* (Medrano, 1583. 9-12), se succèdent des tercets ou des quatrains octosyllabes, qui reprennent, plus ou moins remaniées, des formulations proverbiales traditionnelles. En voici deux exemples:

Con los maiores que tú,
Ni de noche, ni de día,
Iamás entres en porfía,

où l'on aura reconnu le proverbe castillan: *A burlas, ni a veras, conmayor que tú no partas peras*. On retrouve le même procédé dans le tercet suivant:

Lo que no quieres que sepan,
En la plaza, ni en barrio ageno,
Tú te lo ten en tu seno,

qui nous rappelle l'adage misogyne: *A la mujer y a la picaza, lo que dijeres en la plaza*.

Plus élaborés sont les *Versos mui lindos y sentenciosos* (Medrano, 1583: 12-22), dont la première composition (16 vers endécasyllabes) nous présente un proverbe enchâssé: *Las paredes tienen oídos*. Ces compositions poétiques, interrompues d'ailleurs par un dialogue en français entre l'Ame et Charon, sont suivies de formulations proverbiales non remaniées, illustrées à leur tour, tantôt par un sonnet en français, tantôt par des *letras y motes*, tantôt par l'amorce d'un débat sur les femmes et l'amour.

On retrouve le même procédé dans la rubrique suivante: *Proverbios y refanes con algunos motes de divisas y sentencias*, où s'affirme cette réélaboration ou récupération de l'élément parémiologique populaire dans un cadre courtisan. Par contre, l'on constate pour un temps, le recours aux compilations traditionnelles dans *Refranes antiquísimos y otros muchos compuestos por el author* (Medrano, 1583: 24-30), encore que l'addition signalée nous prépare à retrouver le schéma antérieur du proverbe remodelé et illustré dans des compositions en vers.

Il en va de même des *Observations naturales de los Antiguos curiosas y verdaderas por la mayor parte* (Medrano, 1583: 31-108). Dans ces *Observations*, qui commencent par une énumération de proverbes, Medrano cède très rapidement à son penchant pour la glose à base de compositions poétiques et d'anecdotes. On le voit également manifester un goût prononcé pour la devinette, l'énigme, l'emblème. Je me bornerai à citer la longue glose de *Bocados amargos, con dos mil dolores*, où il utilise le simil du papillon qui finit par se brûler à la flamme de la bougie, et l'illustre à la suite par une poésie en italien. Cette façon d'utiliser le proverbe se répète tout au long de cette rubrique, où l'on voit associées les gloses en prose de Medrano à des anecdotes, à des poèmes empruntés tantôt à l'Arioste, tantôt à Alamanni, tantôt à Boiardo.

Quant à la dernière rubrique concernant les proverbes *Versos cvuriosíssimos y prouechosos, compuestos por tal arte que cada verso entero lleua su refrán o prouerbio*, elle signale, dans son titre, l'artifice qu'a décidé d'utiliser l'auteur: il s'agit une fois encore de faire montre de viruosité, en associant des séries de proverbes qui constituent ainsi des quatrains enchaînés. En voici le début:

---

[8] Elle a fait l'objet d'une réédition de José María Sbarbi, dans le *Refranero general*, tome X. José de Jaime Gómez y José María de Jaime Lorén n'ont pas oublié de l'inclure dans leur tout récent *Catálogo de bibliografía paremiológica española*.

Por muchas cosas que veo
No se harte mi sentido,
Ni pueda hechar en oluido,
En ser este mundo feo.
Y veo quel mal desseo
Es más penoso qu'el bueno.
I veo qu'el mal ageno,
Dizen que del pelo cuelga.
I veo que quien se huelga,
A mayor trabajo viene...

Ce goût pour l'anecdote et la pièce poétique s'accentue au fur et à mesure que Julián Iñíguez de Medrano rédige la première partie de sa *Sylva*. On voit ainsi à quel point le proverbe devient prétexte à raconter, à étonner, à émouvoir, en un mot à plaire. Ici, la quête parémiologique semble bien avoir été inspirée par ce souci majeur de recréer pour ses lecteurs la teneur de ces conversations entre gentilshommes cultivés. Pour se faire valoir auprès de leur auditoire, et surtout de leur dame, ils pouvaient en effet prendre appui sur des éléments de la culture populaire afin de distraire ou de séduire les habitués d'un salon ou les familiers d'une Cour.

Il est donc clair que, dans le capharnaüm divertissant que nous a laissé le familier de Marguerite de Valois, nous sommes loin des préoccupations qui avaient fait jour chez les grands compilateurs antérieurs, même si l'on retrouve au passage le même souci d'élucidation d'un proverbe, même si l'on perçoit à l'occasion des accents moralisateurs ou des amorces de critique sociale. L'objectif que s'était assigné Julián Iñíguez de Medrano était, nous l'avons vu, tout autre. En un mot, avec cette *Sylva curiosa*, on est en présence d'une récupération et réélaboration d'une culture populaire au profit de la vie mondaine d'alors.

Ce rapide panorama de quelques oeuvres maîtresses de la parémiologie espagnole du XVI[e] siècle a permis de mettre en évidence la permanence de certains objectifs, modulés suivant la personnalité de chaque compilateur, adaptés au cadre dans lequel il se meut, en un mot à sa *circonstance*. On y a vu successivement comment la quête des proverbes inspirée par la préoccupation philologique ou moralisatrice avait pu servir d'alibi tout aussi bien à la dénonciation d'un état de la société, qu'à une revendication d'ordre professionnel ou à un plaidoyer sur la dignité de la langue vulgaire et de la culture populaire. Il a été également loisible de constater qu'à l'occasion elle pouvait se dévoyer en une recherche, parfois mesquine, de gloire littéraire, ou s'orienter, plus prosaïquement, vers une utilisation, très ciblée, tantôt dans le domaine scolaire, pour la traduction, tantôt dans le cadre plus général des réunions mondaines. Tant il est vrai que bien souvent: *Debajo del sayal, hay ál.*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CARO Y CEJUDO, G.M. (1792): *Refranes y modos de hablar castellanos con los latinos que les corresponden, y la glosa y explicación de los que tienen necesidad de ella...* Madrid: Imprenta Real.

COMBET, L. (1967): *Gonzalo Correas. Vocabulario de refranes y frases proverbiales*. Bordeaux: Institut d'Études Ibériques et Ibéro-américaines de l'Université.

-- (1971): *Recherches sur le "Refranero" castillan*. Paris: Éd. Les Belles Lettres.

ÉRASME (1520): *Erasmi Roterodami Adagiorum chiliades tres, ac centuriae fere totidem...* Venise: Alde Manuce.

ESTIENNE, H. (1579): *La précellence du langage françois*. Éd. de Edmond Huguet. Paris: Armand Colin, 1879.

GALLEGO, A. (1969): *Les "refraneros" de Juan Lorenzo Palmireno*. Toulouse.

-- (1983): *Un humanista aragonés en el* Studi General *de Valencia*. Zaragoza: Institución Fernando el Católico.

-- (1993a): "Le chemin de Saint-Jacques d'un courtisan de Marguerite de Navarre: Julián Iñíguez de Medrano", *Actes du Colloque international sur les Chemins de Saint-Jacques de Compostelle...*, Toulouse (sous presse).

-- (1993b): "Otro enigma en torno a Julián Iñíguez de Medrano: las dos Orcavellas", *Actas del III Congreso de AISO*. Toulouse (sous presse).

JAIME GÓMEZ, J. de; JAIME LORÉN, J. de (1992): *Catálogo de bibliografía paremiología española*. Teruel.

JAMMES, R. (1958): "L'anticléricalisme des proverbes espagnols", *Les langues modernes*, n° 5, Paris, pp. 365-383.

MAL LARA, J. de (1568): *Filosofía vulgar*, ed. de Antonio Vilanova. Barcelona, 1958-1959.

MEDRANO (IÑIGUEZ DE), Julián (1583): *La silva cvriosa de Ivlián de Medrano, cavallero navarro, en que se tratan diuersas cosas sotílissimas y curiosas,...* Paris: Nicolas Chesneav.

MEURIER, G. (1568): *Recueil de sentences notables, dicts et dictons communs, adages...* Anvers: Jean Waesberghe.

MONLAU, P.F. (1875): *Elementos de higiene privada o arte de conservar la salud...* Madrid: Moya y Plaza.

PALMIRENO, A. (1585): *Dilucida conscribendi epistolas ratio, quondam a Laurentio Palmyreno, nunc ab Agesilao filio, sedulitate ingenti et aucta et emendata...* Valencia: Pedro Huete.

PALMIRENO, J.L. (1560): *De vera et facili imitatione Ciceronis...* Zaragoza: Pedro Bermuz.

-- (1573): *El estudioso cortesano*. Valencia: Pedro de Huete.

SBARBI Y OSUNA, J.M. (1874-1878): *El refranero general español parte recopilado y parte compuesto por...* Madrid: Carlos Bailly-Baiñière y A. Gómez Fuentenebros.

VALLÉS, M.P. (1549): *Libro de refranes copilados por el orden del A.B.C...* Ed. de M. Harcía Moreno. Madrid, 1917.

VERGARA, G.M. (1923): *Diccionario geográfico popular de cantares, refranes, adagios...* Madrid: Sucesores de Hernando.